

LA CONFIRMATION, RITE OU CONTRE RITE ?

Olivier Bauer

Dernière version « auteur » de l'article :

Bauer, O. (1990). La confirmation, rite ou contre rite ? *Les cahiers de l'IRP*, (5), 14-21.

1. Introduction

Il n'est pas facile de parler de la confirmation parce qu'il n'est pas facile de savoir ce qu'elle est vraiment. Un rite de passage ? Un complément au baptême ? Une fête paroissiale ? Comme tous les goûts, tous les avis sont dans la nature théologique. Je crois pourtant qu'une chose est claire et constante : la confirmation ne peut être traitée pour elle-même. Comme certainement tous les « rites réformés ». La confirmation n'existe pas indépendamment du contexte dans lequel elle s'inscrit. Il est possible de définir la confirmation par rapport au baptême, par rapport au catéchisme, par rapport à l'ecclésiologie, par rapport à l'adolescent, et même par rapport à Dieu ! Je vais me contenter de définir la confirmation par rapport à l'adolescent — à la place qu'il se donne et qu'on lui donne dans le monde — et par rapport à Dieu, à son amour et à sa grâce. Je propose d'envisager la confirmation sous l'angle du contre-rite : seul le contre-rite nous autorise, à mon avis, à garder une cérémonie de confirmation dans nos Églises réformées : lui seul nous permet d'éviter le traquenard du chantage spirituel, de l'hypocrisie que nous imposons aux adolescents et aux paroisses.

2. Qui confirme quoi ?

C'est la question que je me pose : confirmation, oui, mais qui confirme qui ? La réponse est multiple. Suivant les époques et les régions, la confirmation a changé de sens et de contenu, jusqu'à ce que l'Église catholique y mette bon ordre. À la Réforme, aucune conception n'a triomphé et les pratiques les plus diverses ont cohabité. Aujourd'hui encore, pour les protestants, chaque Église, presque chaque paroisse ou chaque pasteur a « sa confirmation ». Néanmoins, très schématiquement, je crois pouvoir distribuer les conceptions de la confirmation selon quatre types. Cette répartition est grossière, typologique, tant il est vrai qu'aucune théologie de la confirmation n'est univoque.

Olivier Bauer – olivier.bauer@unil.ch

Institut lémanique de théologie pratique – Faculté de théologie et de sciences des religions

Université de Lausanne (Suisse)

-
- a) La communauté confirme qu'un individu en devient membre.
- HIPPOLYTE : la confirmation (onction et imposition de mains) permet l'entrée dans la communauté des participants à la Sainte-Cène (s'adresse à des adultes et à des enfants).
 - CALVIN : la confirmation est remplacée par un examen des connaissances bibliques et religieuses qui permet l'entrée dans la communauté des croyants orthodoxes (à l'âge de 10 ans : examen pour les parents !).
 - Rationalisme : la confirmation (rite de passage) permet l'entrée dans la communauté des adultes qui vivent devant Dieu sous leur propre responsabilité.
 - THURIAN : la confirmation (consécration des laïcs) permet l'entrée dans la communauté des ministres laïcs (mais la communauté confirme l'engagement).
- b) L'évêque confirme et complète le baptême.
- Concile de Trente, Vatican II : la confirmation par un évêque (baptême d'Esprit) atteste l'universalité du baptême des prêtres et affermit la grâce reçue au baptême.
- c) Le baptisé confirme sa foi ou son baptême.
- BUCER : la confirmation est la déclaration publique de la foi du catéchumène (mais la communauté affermit le jeune croyant par la prière et l'imposition des mains).
 - Église catholique française (18^e), OSTERVALD : la confirmation (post-catéchisme) est la prise en charge par le croyant, des engagements de son baptême.
 - VON ALLMEN : la confirmation est le renouvellement annuel, communautaire des vœux du baptême.
 - Église réformée de France : la confirmation est le libre engagement du catéchumène dans la foi.
- d) La cérémonie confirme la fin du catéchisme.
- Église Réformée Évangélique neuchâteloise : la confirmation marque la fin du catéchisme (à titre anecdotique, puisque la pratique laisse songeur).

Cette répartition reste grossière, mais elle me semble permettre de dégager quatre séries de remarques et de préciser où pèche chacune des conceptions.

1. Première remarque : Dans ces exemples, la confirmation n'est jamais comprise — du moins pas en priorité — comme la confirmation par Dieu de son amour et de sa grâce. Dans les quatre types, la confirmation est une action humaine, communautaire, hiérarchique ou personnelle, un agir ou un dire des humains. Cette répugnance à faire intervenir Dieu dans la confirmation résulte du souci — bien légitime — de ne pas amputer le baptême. Le baptême signifie à l'enfant (ou à ses porte-parole) que Dieu lui offre son amour tout entier. Comprise comme action de Dieu, la confirmation risquerait d'apparaître comme un complément à un amour déjà totalement offert.

2. Deuxième remarque : Les trois premières conceptions de la confirmation (je laisse de côté le règlement neuchâtelois, trop vague) partagent le monde, la communauté tout au moins, en plusieurs classes, en deux groupes. La première conception distingue entre les adultes et les enfants. La seconde distingue entre les simples baptisés d'eau et les baptisés d'esprit. La troisième distingue entre ceux que Dieu aime, et ceux que Dieu aime et qui le lui rendent.
3. Troisième remarque : Ces trois conceptions de la confirmation posent les questions suivantes, au niveau théologique. Premier cas : les adultes et les enfants sont-ils différents devant Dieu pour qu'un rite soit nécessaire pour passer d'un état dans l'autre ? Deuxième cas : Dieu donne-t-il son amour et sa grâce par étape ? Le baptême d'un évêque est-il meilleur ou plus sérieux que celui d'un prêtre ? Troisième cas : l'amour de Dieu est-il conditionnel, dépend-il de la réponse des humains ?
4. Quatrième remarque : Peut-on sérieusement demander à un adolescent, à 15 ou 16 ans de choisir, pour la vie, la foi chrétienne et de s'y engager publiquement ?

Ces conceptions de la confirmation ont pourtant du bon. Le rite de passage est un besoin humain et social : il est bon de suivre le rythme selon lequel un enfant ou un adolescent se développe ; il est important qu'un adolescent ait l'occasion, lui aussi, de dire sa foi en public. Finalement, il est nécessaire et honnête qu'un adolescent, à l'âge de raison, puisse choisir sa foi et sa communauté, sachant bien que ce choix ne l'engage pas pour toute sa vie.

Que doit-on faire ? On peut décider de supprimer la confirmation, jugeant qu'elle apporte plus de problèmes que de solution. C'est, par exemple ce que proposait Luther. Mais l'Église luthérienne n'a pas pu s'en passer. Je crois qu'il ne serait pas juste de la supprimer la confirmation. L'histoire montre qu'elle est un besoin religieux et social. Mais nous devons lui donner une coloration théologique acceptable et crédible pour notre société d'aujourd'hui. À mon sens, et sur la base de mes remarques, le rite de la confirmation doit être conservé, mais à condition de devenir un contre-rite, une contre-confirmation, utilisée comme « langage de changement II ». Définissons, tout d'abord, rite et rite de passage.

3. Rite et rite de passage

Théologiquement, il n'y a guère de raison de conserver des rites dans nos Églises réformées, à plus forte raison, le rite de passage de la confirmation, qui ne peut pas même se prévaloir d'un fondement scripturaire. Et pourtant il est nécessaire de le sauver.

3.1. Qu'est-ce qu'un rite ?

Il y a des rites religieux, mais il y a aussi des rites sociaux. En fait, toutes les relations sociales reposent sur un certain nombre de règles, la galanterie, le respect de la hiérarchie, par exemple. Erwing

GOFFMANN appelle ces normes de comportement des rites interpersonnels, car « cette activité représente l'effort que doit faire un individu pour surveiller et diriger les implications symboliques de ses actes, lorsqu'il se trouve en présence d'un objet qui a pour lui une valeur particulière. » Il n'y a pas de rites solitaires, puisqu'un rite n'a de sens que s'il peut plaire, satisfaire un vis-à-vis, un partenaire ou un observateur. Bien entendu, dans le cadre d'un rite religieux, ce « Tu » ne peut être que Dieu. Un individu ne surveillera les implications de son comportement que s'il le juge nécessaire. Il ne fera attention à ses gestes que s'il en juge l'autre digne. Je ne respecte mes supérieurs hiérarchiques que si je reconnais leur supériorité. Dans la réalité, tout n'est pas aussi simple, et le plus souvent c'est la société qui choisit et impose des grandeurs dignes de respect. Il n'y a donc de rites qu'interpersonnels, vis-à-vis d'un interlocuteur digne d'estime.

3.2. Qu'est-ce qu'un rite spécifiquement religieux ?

Un rite religieux repose sur une croyance, sur une façon de concevoir le monde. En introduisant une divinité dans le jeu, la religion permet de séparer le monde entre sacré et profane. Le rite a alors pour fonction de permettre le dialogue entre les membres du club du sacré et les amis du profane. Le rite permet de passer de l'un à l'autre. Le rite met en communication les humains (profanes) avec le monde sacré. Quel est le but de cette communication ? Elle est l'unique moyen de persuader les êtres tenus pour supérieurs et la seule manière de rendre aux divinités un peu de ce qu'elles nous donnent. C'est donc le seul moyen d'obtenir un peu plus, un petit plus pour sa vie. Un rite fonctionne selon le principe de « do ut des », je te donne afin que tu me donnes. Comment influencer un dieu ? De deux manières : soit en lui offrant ce qu'on pense lui faire plaisir, soit en le persuadant que son avantage est de nous aider. En résumé, un rite consiste en un ensemble d'activités, codifiées par une société. Certaines peuvent être religieuses et établir ainsi la communication avec un être supérieur. Celui qui effectue un rite effectue, en tous les cas, une mise de fonds qu'il espère fructueuse.

3.3. Le rite de passage

Le rite de passage n'est pas non plus propre au domaine religieux. Pour s'en convaincre, il suffit de constater devant qui le passage s'effectue. Souvent, le passage est avant tout un changement d'état social, et c'est donc la société qui le sanctionne. Il est possible de distinguer au moins deux types de rites de passage.

- Le premier reconnaît simplement un changement d'état. Ainsi lors d'une naissance puisque le faire-part de naissance ne fait pas naître le bébé, mais annonce sa naissance (on pourrait d'ailleurs se demander si le faire-part ne fait pas naître le bébé à la société de la famille et des amis...).

- Le deuxième type de rite effectue lui-même le changement. C'est par exemple le cas de l'admission dans ce groupe fermé qu'est, qu'a pu être le « Tout Neuchâtel ». Il ne suffit pas d'être riche pour être admis parmi les gens aisés, il faut encore ne plus être un parvenu. Malgré toute la distinction, la culture ou l'argent que je peux montrer, mon changement d'état ne se produit que lorsque je suis accepté par la société des « gens biens ». C'est cette reconnaissance qui me permet de passer du statut de nouveau riche à celui d'homme du monde.

Les rites de passage religieux n'ont, comme singularité, que de renvoyer à un dieu. Le passage ne se fait plus uniquement devant les hommes, mais aussi devant une divinité. Ce ne sont donc plus les seuls humains qui reconnaissent, sanctionnent ou effectuent le changement, mais c'est aussi l'occasion d'associer des êtres supérieurs à ces changements fondamentaux. La célébration religieuse d'un passage offre l'occasion de reconnaître le caractère mystérieux de l'existence, d'affirmer sa dépendance envers un dieu. En conclusion et grâce à Jean-Bruno RENARD, qui reprend VAN GENNEP, je puis dire qu'un rite de passage assume une triple fonction : une fonction sociale d'intégration (souder des individus autour d'une même expérience), une fonction psychologique d'identification (permettre à chacun de savoir où il se trouve) et une fonction religieuse de relativisation (confronter un individu à ce qui le fait vivre). Nous disposons maintenant des outils dont nous avons besoin pour tirer le bilan du rituel de confirmation.

4. Le rite de confirmation

Indéniablement, la confirmation est un rite, et un rite de passage. Elle en a certainement tous les mauvais côtés. Les trois critiques que je vais maintenant émettre sont énormes. De plus, elles ne s'appliquent pas toutes, du moins je l'espère, aux mêmes célébrations.

- a) La confirmation fonctionne selon le principe du « do ut des », puisqu'elle est la réponse, le don de l'adolescent. L'adolescent qui bénéficie de la grâce de Dieu doit, en retour, offrir sa foi et son engagement paroissial à Dieu. Tant qu'il était petit, la grâce de Dieu lui revenait de droit grâce à son innocence et à sa naïveté. Maintenant qu'il est grand, qu'il est raisonnable, il doit mériter la grâce de Dieu, par sa foi et par ses œuvres.
- b) La confirmation renforce la distinction sociale entre les adultes et les enfants. Il y a ceux qui savent et ceux qui apprennent. Il y a ceux qui sont confirmés et ceux qui les confirment. Il y a des acteurs et des récepteurs. L'adolescent sera, ici aussi, séparé du monde des adultes, le seul monde qui finalement compte vraiment.
- c) En même temps, la confirmation enfonce l'adolescent dans ses doutes quant à son identité. Qui est-il, vraiment ? Comment peut-il se choisir une identité ? Il est toujours ce que les autres font de

lui. Un écolier ? Ce n'est pas un choix, l'école est encore obligatoire ! Un enfant ? Ce n'est pas un choix, il a besoin de ses parents pour vivre ! Un protestant ? Ce n'est pas un choix, il a été baptisé ! Même son statut de chrétien, il le reçoit d'un pasteur et d'autres adultes.

Mais la confirmation d'adolescents n'est pas néfaste pour autant. Elle pourrait avoir une valeur « thérapeutique ». Elle pourrait aider l'adolescent à trouver sa place. Elle pourrait lui permettre de trouver sa nouvelle place dans une nouvelle conception du monde. Je crois que c'est encore en partie par elle que dans notre société un adolescent, sans véritable statut social, accède au monde des adultes. Par elle, la société reconnaît le nouveau rôle que va assumer l'adolescent. En acceptant un adolescent comme adulte, en acceptant sa prétention à l'autonomie et à l'égalité, en jouant son jeu, la société pourrait l'obliger à repenser le monde, à se situer dans celui-ci. Les Églises protestantes ont donc encore une chance, mais qui est en train de disparaître : que la société continue à reconnaître dans la confirmation un rite de passage entre adolescence et âge adulte et dans le catéchisme une partie intégrante de l'éducation. Peut-être que la confirmation ne conserve ce rôle que faute de mieux, parce qu'il n'y a rien pour le remplacer. Alors il est temps d'en profiter. En tous les cas, notre devoir est d'utiliser cette attente, ce besoin de sanction sociale et ecclésiale, pour proclamer l'évangile. La confirmation devrait ainsi être célébrée comme un contre-rite.

5. Un contre-rite

Dans mon vocabulaire, le contre-rite est au rite, ce que le contre-espionnage est à l'espionnage. Tous deux recourent aux méthodes de ce à quoi ils s'en prennent, mais dans un but inverse. Dans le cas de la confirmation, il s'agit d'utiliser le rite de passage pour dire exactement l'inverse, à savoir qu'il n'y a ni rite ni passage.

Que l'homme est une créature de Dieu, que Dieu offre sa grâce, que tous sont égaux devant Dieu, ces trois thèses sont au cœur de l'évangile. Elles devraient être aussi au cœur de la confirmation. Les parents et les paroissiens attendent de la cérémonie de confirmation la proclamation que leurs enfants sont devenus grands. Qu'ils sont maintenant des gens responsables — responsables de leur vie, responsables de leur foi ! Or la foi dit justement que l'homme n'est pas maître de sa vie. Les parents et les paroissiens attendent de la cérémonie de confirmation que les enfants répondent à l'amour de Dieu. Or le propre de l'amour de Dieu est d'être trop immense pour que quelqu'un puisse y répondre. Les parents et les paroissiens attendent de la cérémonie de confirmation que l'adolescent soit reconnu par la communauté

comme l'un des siens. Or ce qui lie une communauté chrétienne, c'est la reconnaissance de l'égalité devant Dieu. Une possibilité de résoudre ces trois paradoxes serait de supprimer la confirmation. Mais, si cette solution peut être satisfaisante sur un plan théologique, elle est un échec social. La rigueur évangélique n'a pas encore pénétré la société. Les idées « du monde » restent. Mais la paroisse a simplement la chance de n'être plus polluée par ces considérations anti-évangéliques. Les Églises auraient perdu une belle occasion et un excellent moyen de proposer un « changement II » (je renvoie aux travaux de WATZLAWICK et de SELVINI-PALAZZOLI, sur la force du rituel).

La vraie solution est à chercher, comme d'habitude ou presque, du côté du recadrage. Il faut ici prescrire le symptôme. En clair, faire un rite qui démolit le rite, une confirmation qui démolit la confirmation, profiter du rite de passage pour faire saisir qu'il n'y a ni rite ni passage. D'une part, il ne peut y avoir de rite, parce qu'on ne peut rendre à Dieu ce qu'il nous donne. D'autre part, il ne peut y avoir de passage puisque fondamentalement les enfants et les adultes sont identiques devant Dieu. Quels sont les avantages d'une telle conception ? Reprenons les trois niveaux, social, psychologique et religieux.

- Au niveau social, la distinction entre adultes et enfants serait relativisée. Certes, il existe des adultes et des enfants, les uns apparemment plus libres, les autres apparemment plus dépendants, mais cette apparence cache en fait une similitude fondamentale : nous sommes tous égaux devant Dieu. Une communauté chrétienne ne peut l'oublier. Elle ne peut se fonder sur aucune discrimination.
- Au niveau psychologique, l'adolescent pourrait trouver son identité comme enfant de Dieu. Personne d'autre que Dieu ne peut lui donner son identité fondamentale. Il existe, indépendamment des autres, de leurs jugements, devant Dieu. Cette identité, cette liberté, cette indépendance est unique et formidable.
- Au niveau spirituel enfin, la confirmation peut devenir une occasion de véritable changement. En ne sanctionnant pas ce passage de l'adolescent à l'âge adulte, elle peut donner à penser que le sens de la vie n'est pas à chercher dans une reconnaissance sociale. En insufflant l'idée que l'essentiel d'une identité se joue devant Dieu, elle pourra devenir l'occasion d'une réflexion sur notre rapport aux autres et au monde. En montrant l'impossibilité de rendre à Dieu ce qu'il nous donne, elle pourra éviter la moralisation de la foi et la culpabilisation du croyant.

Dernier avantage : c'est permettre à la confirmation d'être vraiment multitudiniste, puisqu'elle ne présuppose aucun engagement des adolescents. Puisqu'ils ne peuvent rien donner, ils ne pourront être

taxés d'hypocrisie.

Seul ce recadrage permet, à mon sens, de sauver la confirmation.